

**LE PAILLON
TORRENT DE NICE
ESSAI D'ÉTUDE
D'UN COURS D'EAU
DES PRÉALPES
MÉDITERRANÉENNES
SECONDE PARTIE :**

**ÉTUDE ÉCONOMIQUE THÈSE
SOUTENUE EN 1955 DEVANT LA
FACULTÉ DES LETTRES ET DES
SCIENCES D'AIX-EN-PROVENCE**

PAR A. PIETRI

Le Paillon, qui aurait pu n'être qu'un simple torrent, comme tant d'autres sur la côte, s'est vu doté d'un rôle privilégié : celui d'avoir vu sur ses bords, naître et grandir la Ville de Nice. Entre ces deux organismes : la VILLE et son TORRENT, s'est créée une intimité, qui les a faits solidaires l'une de l'autre. Par sa présence en effet, en bordure de la ville d'abord, à l'intérieur de celle-ci ensuite, le Paillon a été appelé à tenir une Place importante dans la vie de la cité niçoise, à un point tel que l'on peut affirmer qu'il n'est aucun problème de géographie économique, urbaine ou historique auquel il ne se trouve mêlé; car il est à l'origine de tout un complexe d'éléments avec lesquels il a fallu compter : les uns positifs, la fourniture de l'eau, par exemple, sous tous ses aspects, les autres négatifs, découlant de son comportement même, de ses crues, comme de ses étiages, des obstacles qu'il oppose à la circulation, aussi bien que du piteux spectacle qu'offre parfois son lit dans une ville qui se nomme Nios-la-Belle.

LES FACTEURS POSITIFS

a) Le Paillon et la Cité : les Eaux abreuventes :

Comme une compensation aux menaces qu'il a si souvent fait peser sur elle et des ravages qu'il y a parfois commis, le Paillon paraît s'être plu à offrir à la Ville de Nice, par le truchement de sa nappe souterraine, cet élément précieux entre tous : l'eau potable.

Jusqu'en 1864 en effet, Nice dût chercher dans son sous-sol l'eau dont elle avait besoin. Elle y parvint grâce aux puits, accessoirement aux sources, simples réapparitions en surface de cette même nappe.

Nombre de communautés possédaient leur puits particulier (le couvent de St Pons, le lycée); extra-muros, chaque propriété avait le sien, souvent même plusieurs. Outre ces puits particuliers, il existait des puits publics : à la rue Pairolière, au Sénat etc. Au XVème siècle, pour une population qui n'atteint pas 20.000 âmes, on compte huit puits publics à l'intérieur des remparts (le plus célèbre étant le fameux puits du Diable sur la forteresse même du Château, considéré à l'époque comme la huitième merveille du monde.) - De nos jours encore, leur utilisation pour la fourniture de l'eau potable demeure plus importante qu'on ne le soupçonne généralement : beaucoup d'immeubles en sont encore pourvus, notamment dans la partie Est de la ville. Durant la dernière guerre ces puits avaient été signalés aux habitants par disque bleu sur l'immeuble, afin de leur permettre de venir s'y ravitailler en eau, dans le cas d'une rupture du canal de la Vésubie. Ce n'était pas la première fois que l'on songeait à utiliser la nappe souterraine du Paillon. La Compagnie des Eaux en usa largement en 1879 et en 1890. L'idée en remonte au XVIIIème siècle. Plusieurs essais de captage de cette nappe ont été tentés, vainement d'ailleurs : en 1750, en 1865, en 1905. Reviendra-t-on un jour sur ce problème ?

Quant aux sources, certaines, telles celles de Lympia, étaient utilisées pour la consommation, d'autres (telles celles de Saint Sébastien) réservées au soutien des fontaines publiques et aux bains du palais ducal.

Le Paillon et les Campagnes : les Eaux irrigantes.

Il est inutile d'insister sur l'implacable nécessité de l'irrigation pendant toute la période estivale dans la région méditerranéenne. La sécheresse qui se poursuit de mai à octobre pose le problème : ou bien renoncer à toute culture, ou bien trouver de l'eau pour alimenter les plantes durant tout l'été. Et ce problème était plus ardu encore dans les temps passés où l'agriculture tenait une place plus grande que de nos jours dans la vie du Comté de Nice, étant donnée sa position. L'agriculture non seulement fournissait le ravitaillement familial, mais, encore permettait d'alimenter le marché niçois, et avec le numéraire ainsi acquis, d'obtenir les

produits indispensables à la vie. La question de l'eau est donc affaire de vie ou de mort pour le paysan niçois, sa préoccupation de tous les instants pendant la majeure partie de l'année : l'utiliser au mieux quand vient son tour d'arrosage, la surveiller jalousement, la dérober quand faire se peut, tels sont les soucis qui le hantent tout l'été. Or les débits du Paillon sont bien faibles lorsque précisément ses riverains se proposent de le saigner à blanc. Ceci nous aide à comprendre toutes les astuces, toutes les peines déployées pour utiliser jusqu'au moindre ruisseau, pour capter jusqu'au plus petit suintement, toute l'âpreté des luttes, toutes les violences même pour la possession des eaux. C'est bien "une irrigation au compte-gouttes" "une utilisation-forcenée du Paillon". Et d'autant plus grave, aux temps passés, était le problème, qu'aux exigences des arrosants se superposaient les prétentions des usiniers (dont les appareils aussi étaient mus par le Paillon), le tout couronné par trois législations, provençale, française, sarde, qui se chevauchaient, se contredisaient, et dont chacun, pour son compte, ne voulait reconnaître que celle qui lui était favorable. Plaintes, récriminations, voies de faits emplissent nos "archives de leurs échos: c'est en 1153; par exemple l'évêque d'Embrun obligé de se déplacer en personne jusqu' à Nice pour arbitrer le conflit des eaux entre les moines de St Dominique (aujourd'hui caserne Ruses) et le Chapitre de la Cathédrale. C'est en 1861 le préfet, obligé d'envoyer, la force armée contre les gens de la Trinité-Victor, "ces émeutiers"; coupables de détournement des eaux au détriment des arrosants niçois de l'aval.

Ce problème de l'irrigation nous amène tout naturellement à l'examen de l'économie rurale dans la vallée du Paillon et dans la Plaine de Nice, aussi bien aux périodes anciennes qu'à l'époque actuelle :

a) **l'économie ancienne dans la vallée du Paillon** : Elle est conditionnée par un certain nombre de facteurs dont les plus importants sont l'isolement du pays niçois, mais la facilité de circulation à travers; précisément ces vallées des Paillons, vers ces deux pôles que sont, Nice d'une part, grand marché et capitale régionale, et le Piémont d'autre part qui absorbe tout ce qui se produit ou se débarque au port franc de Nice, auxquels il convient d'ajouter l'âpreté du relief et les fantaisies d'un climat plus favorable au touriste qu'au cultivateur. Aussi cette économie ancienne se présente-t-elle comme une lutte sans répit, un labeur acharné contre une nature ingrate, rendu plus dur encore par l'extrême dispersion des lopins de terre, la pénurie des engrais et l'outillage rudimentaire qui n'a pas varié depuis Vitruve, la médiocrité enfin des rendements. Aussi, le paysan se voit-il contraint de pratiquer une polyculture très diversifiée (et c'est là le trait dominant de cette économie) céréales, plantes potagères, arbres fruitiers, oliviers: vigne ou châtaignes, et produits de la cueillette,) soutenue par un sorte d'appoint pastoral, représenté par des ovins et des bovins, les premiers fournissent fumier, "laine, agneaux; lait..., et finalement viande, les autres, surtout des vaches, tenant le Ale de lé-tes à lait, et bêtes de somme et de trait, auxquels il faut joindre des élevages de caractère un peu spécial: le ver à soie et l'abeille. En somme: une activité des plus complexes, qui accapare le paysan toute l'année, mais lui permet en retour, par le jeu des compensations, de boucler honorablement l'année et même de déverser quelque surplus sur le marché niçois.

b) **l'économie ancienne dans la Plaine de Nice**. Cette plaine, le Paillon l'a créée de toutes pièces par ses alluvions séculaires. Toute la partie qui est aujourd'hui la Ville nouvelle n'était jadis qu'un vaste verger, un jardin de légumes et de primeurs dont la splendeur arracha, mais trop tard, un mot de regret à Talleyrand, qui au traité de Vienne en 1815 l'avait inconsidérément rendue à la Maison de Savoie. Ici, les conditions sont tout autres que dans l'arrière-pays : le sol est plat l'engrais est abondant (c'est l'engrais humain que fournit la ville et dont l'emploi généralisé donnait lieu à un commerce des plus curieux.) Le terroir d'une extrême fécondité autorise une exploitation intensive sur un sol qui ne se repose jamais, "si fertile, dit malicieusement A. Karr, que si vous oubliez un soir votre canne près d'un mur,

vous la retrouverez le matin ayant déjà poussé des bourgeons."

Ajoutons une main d'œuvre nombreuse rompue à un travail tout de finesse et de minutie. Tout oriente l'agriculture vers une production judicieusement répartie dans le temps et l'espace. En tête, les deux cultures caractéristiques d'un pays niçois : l'oranger et l'olivier. L'oranger est roi; il surclasse toutes les autres productions tant par le nombre de ses sujets que par l'ampleur des récoltes (5 millions de fruits en 1806) en cultivait aussi bien l'oranger à fruits, dont les produits plus résistants que ceux d'Espagne étaient exportés vers la France ou le Piémont, que le bigaradier, dont la fleur entrait dans la fabrication de l'eau de fleur d'oranger, tandis que le fruit amer était expédié vers les Pays-Bas pour la fabrication du Curaçao.- L'olivier donnait une huile réputée supérieure à celle de Provence. Tout ce qui n'était pas consommé sur place et mis en bouteilles, prenait le chemin du Piémont et même de l'Amérique, alors que les déchets alimentaient les savonneries locales... L'abondance et la variété des autres arbres à fruits n'était pas la moindre originalité de cette agriculture : pêches, abricots, pommes, poires alimentent la population et les six confiseries de la Ville. Les cultures maraichères étaient représentées par les racines (carottes, raves, navets, scorsonères) les choux et les petits pois que l'on récoltait en hiver au grand ébahissement des hôtes nordiques, les fèves qui assuraient la base de la nourriture du peuple. Poivrons, oignons et courgettes permettaient la confection de la célèbre "ratatouille", et la poirée, celle de la "tourta de bléa", qui ornait chaque table aux jours de réjouissances. Avec ses 25.000 kilogrammes de filasse, le chanvre donnait du travail à six corderies. Les cultures florales offraient le plus attrayant bouquet : la rose, si répandue que l'on a pu, sans exagérer parler de "véritables champs de roses", la violette, si abondante qu'elle se vendait au kilo, le jasmin, la jonquille, la tubéreuse, l'anémone etc. etc. Toutes ces fleurs étaient exclusivement réservées à l'industrie de la parfumerie, à la veille de la Révolution, exportait annuellement 50 kilos d'eau de rose, 100 quintaux d'essence et 100 de pommade. En 1860, le chiffre d'affaires des parfumeries de Nice dépassait le million de francs (de l'époque). Enfin à partir de 1857 sous l'impulsion d'A. Karr "jardinier-poète", prend naissance le commerce et l'exportation de la fleur coupée. Ainsi, grâce à l'extrême variété de ses produits, se relayant sans cesse sur un sol qui ne se repose jamais et que l'on n'épuise que pour le revivifier à nouveau, avec des institutions étranges, tels ces gardes champêtres qui sabotaient leur charge tissu compliqué de canaux d'arrosage et la minutieuse répartition des eaux surveillée et défendue avec une âpreté passionnée, la campagne niçoise faisait figure d'une petite Huerta méditerranéennes. Et Nice, qui jusqu'au milieu du XIXe siècle est demeurée une toute petite ville en face d'une plaine disproportionnée, trouvera en celle-ci de quoi subsister honorablement. Jusqu'à une époque très récente, les Niçarts ont été des "citadins-paysans", mêlant aux différentes activités urbaines, la mise en valeur d'une petite exploitation "à la campagne", c'est à dire, dans la plaine de Nice, sur la rive droite du Paillon, exploitation dont les rendements après prélèvement des besoins familiaux, étaient écoulés sur le marché de la ville." Charmant spectacle, écrit A. Karr, de tous les matins au point du jour, que ce départ pour le marché, de centaines de femmes et surtout de jeunes filles, la plupart fort grandes, souples et souvent elles portant sur leur tête avec aisance, de grandes corbeilles de légumes, de fleurs, de fruits." De cette abondance, Nice retirera au lendemain de 1815 le renom fertile d'une cité à la vie douce et facile. Rien d'étonnant que cette plaine fertile soit apparue comme un "Éden" aux premiers colons...venus des plages marseillaises. On a même avancé, ce qui ne serait pas impossible, que lors des guerres puniques, les flottes de Scipion y vinrent maintes fois s'y ravitailler, assurées qu'elles étaient d'y trouver tout ce dont elles avaient besoin. Et sans doute faut-il voir dans la fertilité de ce terroir, la raison qui excita les convoitises de ces rudes montagnards ligures, dont les incursions pourraient bien s'expliquer plus par les désirs de s'approprier les récoltes que par celui de défendre le pays contre des envahisseurs. Aussi, contrairement, aux tableaux pessimistes que d'aucuns: Vauban, Smollet, Sulzer et autres, ont

voulu tracer, le sort du paysan niçart de jadis était loin d'être misérable. S'il consommait, certes, moins de viande ou de figues, et plus de soupe de fèves que de pain de froment, il n'en jouissait pas moins d'une aisance qui souvent voisinait au bien-être. Ce bien-être, se traduit dans l'arrière-pays par l'absence d'émigration hivernale, la richesse des édifices religieux, l'importance des fondations d'assistance contre les calamités agricoles (tels ces curieux "Monts Grantiques" astucieuses combinaisons du Mont-de-Piété et du Crédit agricole), dans la plaine de Nice par les éloquentes chiffres d'affaires des maisons de commerce à la fin du XVIIIe siècle, pour une population qui ne dépasse pas 20.000 habitants, dix maisons accusent un chiffre supérieur à 500.000 francs dont six dépassent le million.

a) **l'économie actuelle** : elle est fonction des conditions née des deux dernières guerres : développement des voies de communications et multiplication des moyens de transport et de circulation, d'une part éclosion soudaine et tentaculaire de la gille de Nice, d'autre part. De là sa physionomie : disparition de toute culture dans la plaine, envahie par les constructions d'immeubles, survivance désespérée dans l'arrière-pays le plus éloigné d'une économie désuète; marquée par la faillite des céréales et du recul de la vigne et de l'olivier, la disparition du figuier, par contre dans le proche arrière-pays, une tentative de rénovation agricole pour répondre aux exigences présente du marché de Nice, caractérisée avant tout par un renouveau de la production légumière et fruitière dans des conditions rationnelles, une amélioration de la production laitière, qui voit l'élimination de la vache de travail au profit de la vache à lait, mieux soignée, mieux nourrie. En somme, une économie en voie de transformation qui, à un passé encore récent, fait de routine et de méfiance, oppose une évolution à caractère scientifique qui s'amorce fortement et, chavire déjà l'ancienne économie.

b) **Le Paillon et l'industrie : les Eaux motrices** "Le Paillon fait tourner de nombreuses usines", voici une formule qui revient comme un leitmotiv dans les Enquêtes, Contrats et Chartes de l'ancien temps. En fait, sur les 90 kilomètres que représentent, mis bout à bout les tronçons utilisables du Paillon et de ses affluents, on ne compte pas moins de 169 "usines" ou "artifices" à l'époque de sa plus grande splendeur à la fin du XVIIIème siècle : Moulins à blé, Moulins à huiles (les "défissi" inséparables du paysage niçois) dont certains tournent encore dans les vallées de Contes, l'Escarène, Levens, dont d'autres ont connu une plus glorieuse destinée, tels les célèbres Moulins de l'Ariane qui ont alimenté Nice jusqu'en 1925, ou ceux de Lympia, qui, électrifiés, sont devenus la minoterie C.A.M.-Martinets, témoins de l'industrie métallurgique ancienne, "œuvrant le fer et raccommoquant les outils agricoles"; Fabriques de pâtes alimentaires employant un total de 150 ouvriers et ouvrières.- Tanneries : sur les 14 que possédait Nice, 10 étaient mués par les eaux du Paillon.- Fabriques de tabac, au nombre de deux. Usines de tissages et filatures, Foulons (les "paraïre") travaillant la laine et la soie indigènes.- Scieries de bois et de pierres enfin.

Les rendements étaient loin d'être négligeables : les moulins trituraient de 30 à 60 rubs d'olives par saison (le rub valant 8 kilos); les papeteries fournissaient le papier pour l'étendage et le séchage des pâtes alimentaires et l'expédition des oranges et Mme produisaient du "papier à écrire" (4000 rames en 1790); les fabriques de pâtes donnaient pour Nice et pour l'exportation vermicelles, macaronis, semoules et "pâtes d'Italie". Les tanneries travaillaient annuellement 15.000 peaux, les fabriques de tabac 30.000 kilos de feuilles et les soieries 15.000 livres de soie grège et 5000 de soie courante.- A ces usines venaient s'adjoindre des activités annexes: savonneries, teintureries, constructions de machines hydrauliques, le tout utilisant une main d'œuvre allant de 1,5 à 5% de la population totale de la région du Paillon.

FIG. I. MOULINS - "USINES" & "ACTIVITES" dans les vallées des PAILLONS
 au XVIII^{ème} S.

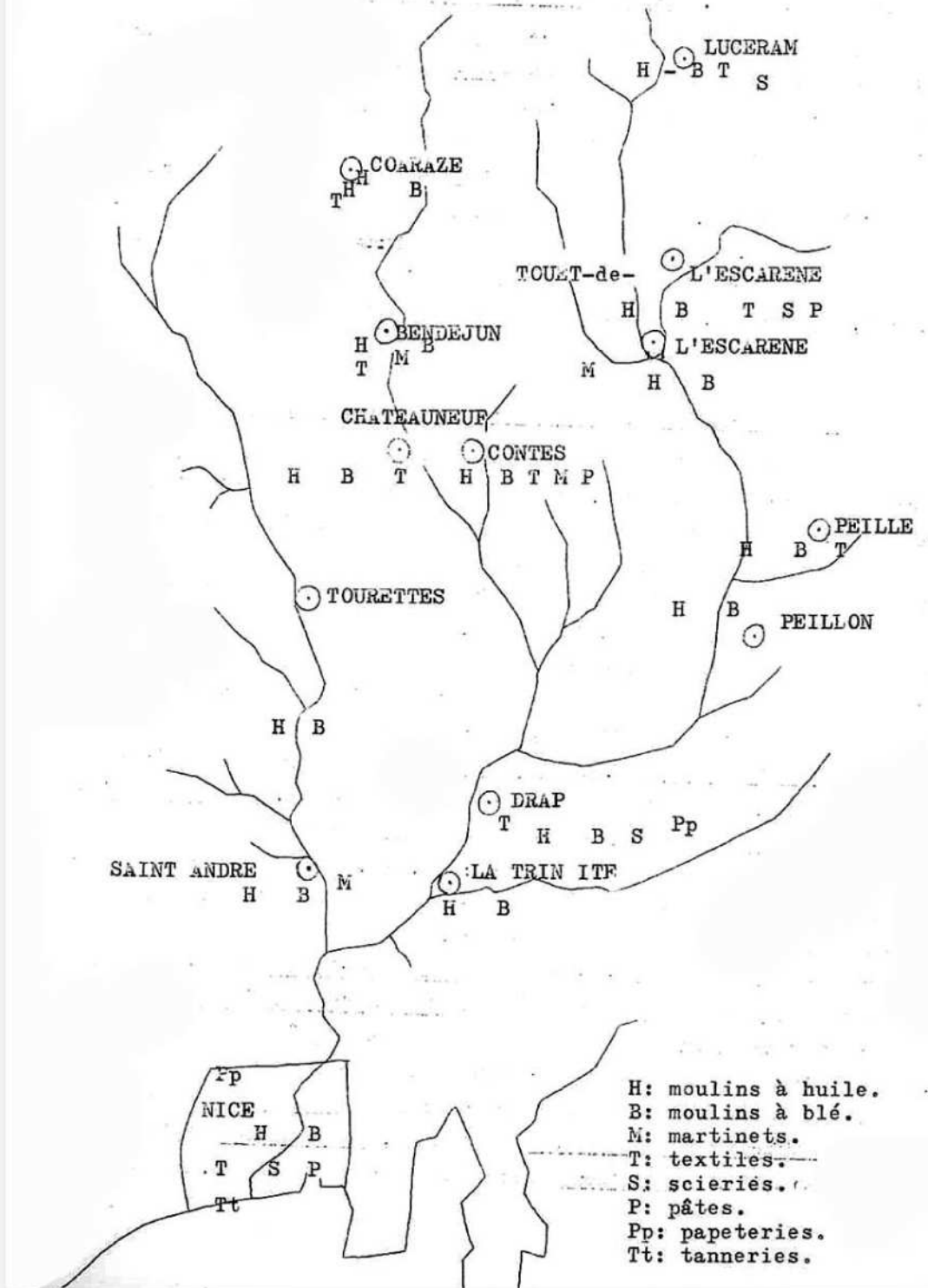
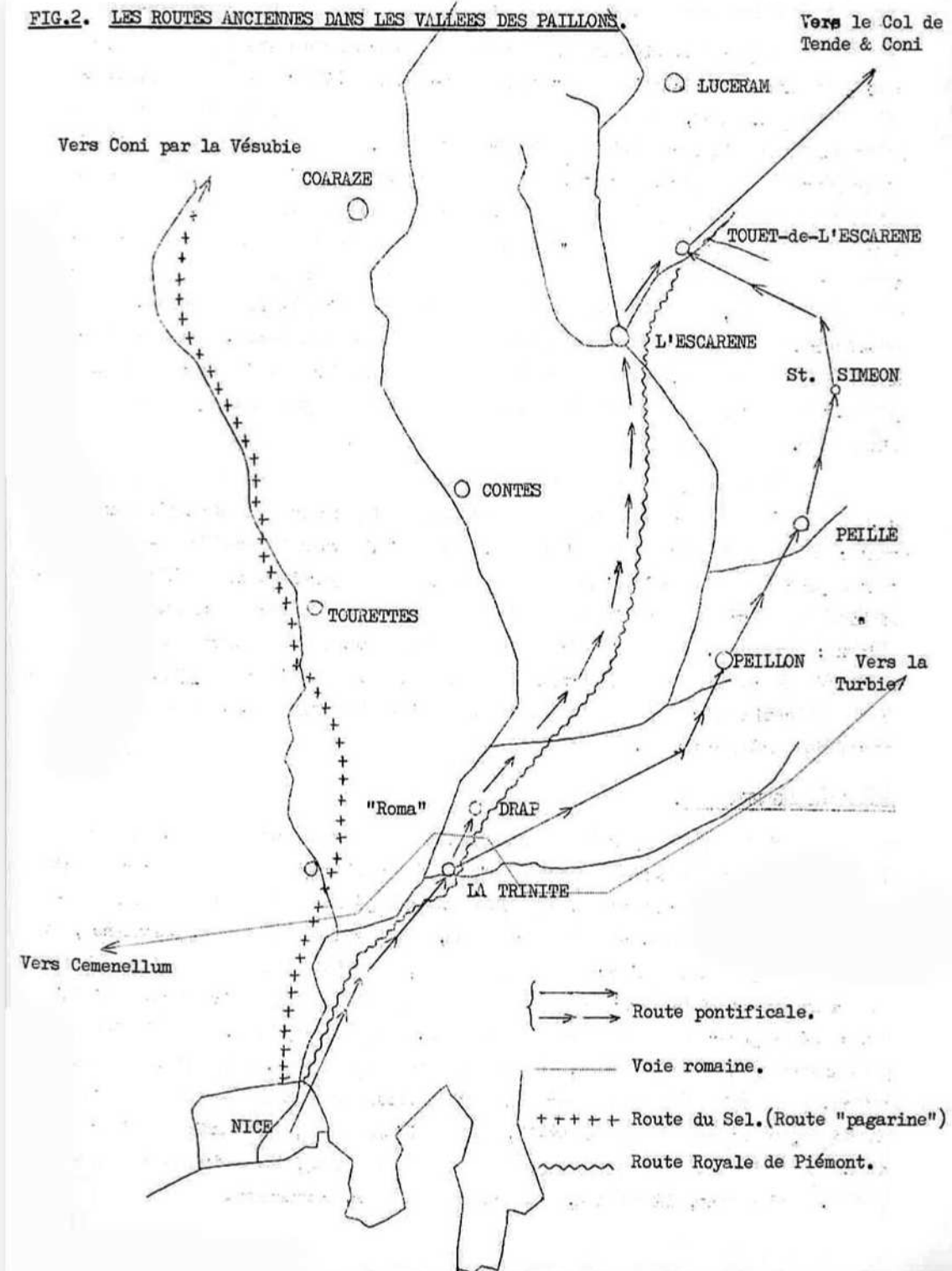


FIG.2. LES ROUTES ANCIENNES DANS LES VALLÉES DES PAILLONS.



La vallée du Paillon, voie de circulation intra et transalpine :

La Vallée du Paillon offrit également au pays niçois une remarquable voie de circulation intra et transalpine, d'autant plus précieuse que jusqu'à l'aube du XIXème siècle, les autres vallées du Comté sont demeurées verrouillées à l'aval par des gorges où nul chemin

ne pouvait passer. Si bien que c'est par les cols d'accès facile par les vallées des Paillons que l'on était contraint de circuler pour se rendre dans les vallées de la Vésubie, de la Tinée, du Haut-Var et au delà. Par ailleurs, la coupure que le Paillon a creusée dans le massif de la Graia livrait passage vers ce Piémont que les événements de 1388 avaient fait suzerain du Comté de Nice. Aussi, la vallée du Paillon et de ses affluents, apparaissent-elles comme un boulevard animé d'un double trafic commercial : un mouvement local, avec pour objet des échanges de denrées du terroir entre Nice et l'arrière-pays ou vice-versa, un mouvement général et international faisant transiter du ou vers le Piémont les marchandises les plus diverses débarquées dans le port de Nice : sel, riz, vins, olives, bœufs, huiles, chandelles, cire, et gomme arabique, épices du Levant, étoffes d'Angleterre et soieries de Chine, porcelaines des Baléares etc. etc. Dans ce vaste mouvement d'affaires, Nice occupe une double place : c'est un régulateur régional, absorbant ou redistribuant le surplus de la production locale, c'est un "imporium piémontais, recevant stockant et transitant les produits du monde entier. Et grâce à ce trafic Nice bénéficie de franchises portuaires qui contribuent à rendre la vie plus aisée. Tout au long de l'histoire se succèdent à travers ces vallées Voies Romaines de l'antiquité, Routes Pontificales et Routes du Sel du Moyen Âge, Routes Royales du XVIIIème siècle, pour aboutir à la Voie ferrée de Nice ouverte bien tardivement, routes foulées tour à tour par les cortèges de prélats, de marchands ou de guerriers. Car si Nice fut la porte du Piémont elle fut aussi le verrou avec tous les ennuis que cela peut entraîner : combien de troupes verra-t-elle défiler sous ses murs, troupes amies ou ennemies, mais les unes comme les autres également hostiles à la Cité: légionnaires romains, chevaliers de guerres d'Italie, Sans-culottes de la Révolution et grognards de l'Empire, Barbets, troupes d'occupation italiennes et allemandes. Mais aussi combien de voyageurs illustres verra-t-elle emprunter la route du Paillon pour se rendre en Italie ou en revenir : Amédée III de Savoie, Michel de l'Hospital se rendant au Concile de Trente, le Saint-Suaire, évacué de Turin pour fuir devant François 1er, le moine Luther se rendant "ad limina", Pauline Borghèse, Charles-Albert, le vaincu de Novare fuyant vers le monastère de Laghet, avant de chercher refuge en Espagne, les "émigrés" français gagnant Turin à l'approche des troupes d'Anselme et le triste cortège du pape Pie VII emmené prisonnier par ordre de l'Empereur.

Si de nos jours le trafic international surtout a perdu de son importance, la solidarité entre Nice et son hinterland ne s'en trouve pas diminuée pour autant : elle a seulement changé d'aspect : Nice refoule vers les vallées des Paillons toutes proches le surcroît d'une population qu'elle ne parvient plus à héberger; aussi bien que certaines activités industrielles nocives ou déplacées dans une ville de saison : détersifs, explosifs agricoles, colorants etc. De telle sorte que nombre de localités de ces vallées font actuellement de plus en plus figure de banlieue de Nice dont la vocation varie selon les endroits, banlieue industrielle, banlieue agricole ou banlieue résidentielle.

LES FACTEURS NEGATIFS

Si donc, il apparaît que le Paillon a apporté aux Niçois d'incontestables avantages, il est non moins manifeste qu'il a été à l'origine de tout un cortège d'ennuis, de dangers, de calamités : ses crues ont ravagé les campagnes et parfois ruiné la ville, ses étiages, à maintes reprises, ont engendré miasmes et pestilence, et si son thalweg a ouvert l'accès de l'hinterland, son lit a souvent opposé des obstacles à la circulation. De là toute une série de problèmes que ce "dangereux voisin" n'a cessé de poser aux responsables de la Cité. Selon les époques, les solutions les plus diverses ont été proposées, les unes pleines de bon sens, les autres de pure fantaisie, pour régler définitivement son sort au Paillon, soit en le domestiquant: soit en lui injectant une vigueur nouvelle, soit en l'expulsant, soit enfin en l'escamotant. Ces différents problèmes se présentent sous les chapitres suivants : franchissement, endiguement, dérivation,

débouché dans la mer, couverture.

a) Le franchissement du Paillon :

Si le Paillon n'est pas, suffisamment abondant pour justifier dès les temps anciens, l'érection d'un ouvrage d'art au-dessus de son lit, large parfois de plus de 150 mètres, il n'en oppose pas moins durant une bonne partie de l'année un sérieux obstacle à la circulation.

La question du franchissement du Paillon apparaît dans le cours des siècles comme une synthèse même de l'histoire de la ville de Nice, dont elle traduit les contradictions qu'imposent simultanément la vie quotidienne, les nécessités de la défense, les exigences de l'urbanisme... et les angoisses financières.

Les romains, pourtant grands bâtisseurs, ont estimé suffisant le Gué du Paillon (aménagé sur l'emplacement du Casino actuel) et les Niçarts du Moyen âge, leurs successeurs, moins habiles et moins fortunés, s'en contentèrent.

A partir du XIII^{ème} siècle, Nice s'oriente vers un destin nouveau : elle devient une ville-forte, "le bastion de la défense savoyarde". La prudence lui conseille de se garder sur cette rive droite d'où peut venir l'ennemi avec ses terres incertaines, ses marécages, le Paillon constitue un admirable fossé avancé. Mais, par ailleurs, voici qu'augmente le nombre des habitants qui chaque jour s'en va cultiver "la campagne" sur cette même rive droite et rentre le soir, avant le couvre-feu. Ainsi tandis que s'affirme la nécessité d'une liaison entre les deux rives, les obligations de la défense paraissent vouloir s'y opposer. En fin de compte, on construira un pont; mais il sera fortifié : ce sera le Pont-Saint Antoine, qui bien que malmené souvent par les hommes et les éléments, fera, sous le nom ultérieur de Pont-Vieux, une honorable carrière jusqu'en 1921.

Au XIX^{ème} siècle, nouveau changement dans le destin de Nice, son rôle de forteresse prend fin tandis que s'affirme sa vocation de ville de saison. C'est alors le remplissage de la Cité - qui sera bientôt "la Vieille-Ville" et le développement sur la rive droite de quartiers nouveaux : St. Jean-Baptiste, la Croix de Marbre, etc. Néanmoins la Vieille-Ville demeure le centre des affaires, et il apparaît de plus en plus indispensable d'offrir aux habitants des quartiers neufs, mais excentriques, des moyens d'accès commodes vers ce centre. Ainsi seront édifiés sous le régime sarde, le Pont-Neuf, dans l'axe de l'avenue, sous l'Empire, le Pont Napoléon, devenu le Pont des Anges, sous la 3^{ème} République, les Ponts Garibaldi et Beria.

Dans l'arrière-pays, la construction des ponts était plus lente, et hormis le Pont de l'Escarène, qui porte la route du col de Tende, il n'en naîtra aucun avant le XIX^{ème} siècle; les montagnards se contentèrent de passerelles ou de gués.

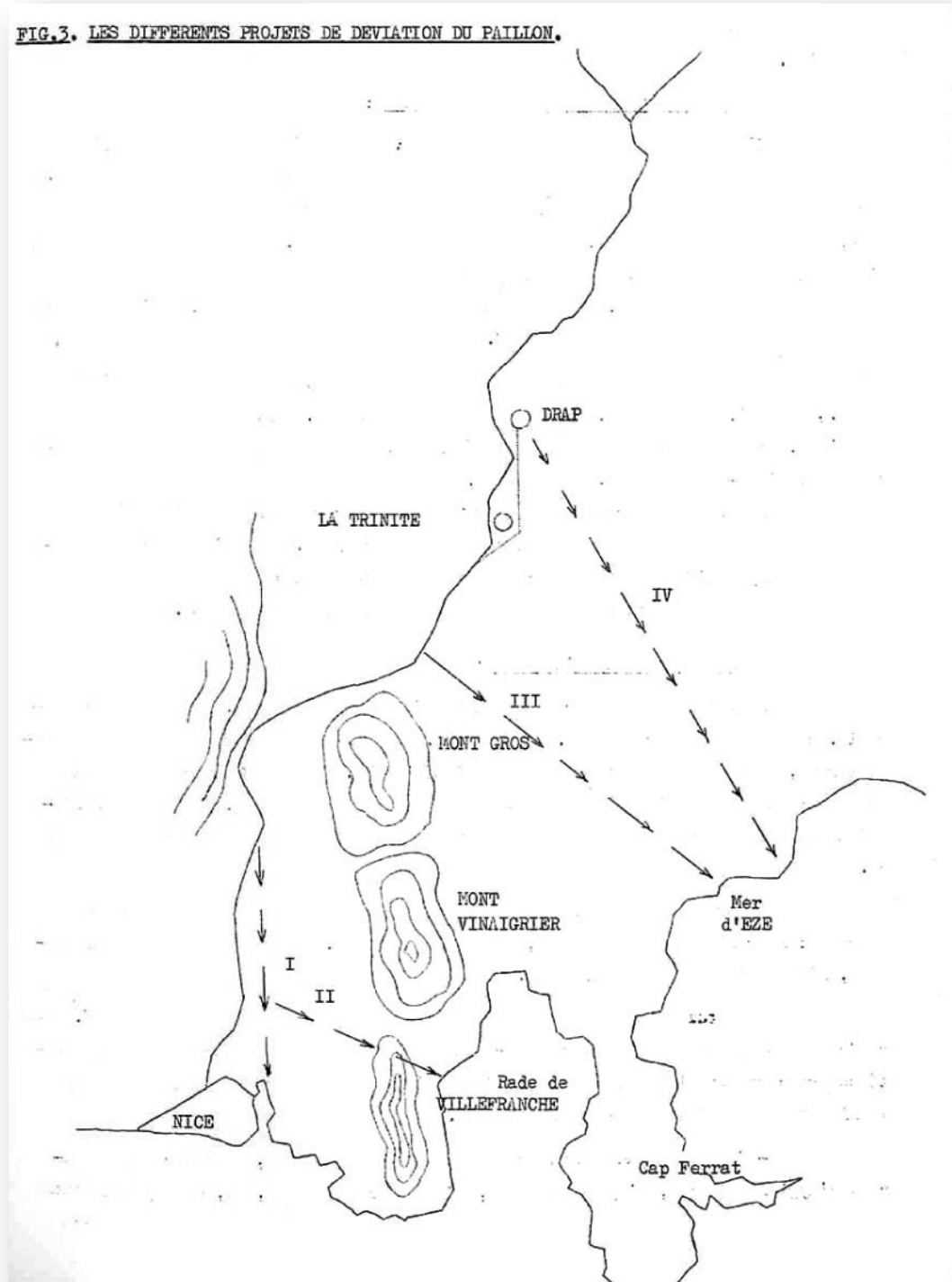
b) Le Problème de l'endiguement du Paillon:

L'évolution de la ville de Nice entraîna comme conséquence la transformation de la partie urbaine du Paillon, par endiguement d'abord par envoûtement en, suite, mais bien plus tard.

Pendant des siècles, le Paillon a constitué la limite Ouest et Nord de la Ville; puis, il s'est enerré en elle au fur et à mesure de la croissance de celle-ci. De toutes manières, il n'a cessé de faire peser ses menaces sur l'une comme sur l'autre rive. Aussi les Niçois autant que les Souverains piémontais ont-ils songé à protéger contre GPG rodomontades: leurs demeures. Leurs champs et la route du col de Tende. Longtemps, faute de technique appropriée, on n'usa

que de procédés rudimentaires et sans grande efficacité : levées de terres, palissades de bois. En vain, ingénieurs sardes et français rivalisèrent-ils de sagacité et parfois même d'audace; il faut attendre le milieu du XIXème siècle pour que soit réalisée une construction à toute épreuve, la "digue-boulevard" de l'Intendant Crotti, renforcée par un énorme remblai fourni par les matériaux de démolition des remparts : c'est aujourd'hui le boulevard Jean-Jaurès.

FIG.3. LES DIFFERENTS PROJETS DE DEVIATION DU PAILLON.



Poursuivi pendant plus d'un siècle, l'endiguement du Paillon se solde aujourd'hui par un actif méritoire : fixation définitive du lit, suppression des divagations dangereuses, sécurité pour les riverains, conquête d'espaces étendus où l'on a depuis édifié des cités de relogement.

c) Les projets de dérivation du Paillon :

Pour résoudre les problèmes posés par le Paillon, on a maintes fois songé à se débarrasser de lui en l'obligeant à se déverser ailleurs, Cette idée, qui en soi peut paraître un peu étrange, a connu ses heures de succès. En deux siècles on ne compte pas moins de 10 projets qu'ineffectifs, pour certains tout au moins; ni d'originalité, ni de hardiesse. Vauban proposait de le capter dès son entrée dans la ville pour le rejeter vers le port actuel. D'autres pensèrent l'intercepter bien plus en amont et, l'engouffrant sous un tunnel, le repousser soit vers Villefranche, soit même plus loin vers la mer d'Èze. Beaucoup d'autres, donnant à la fantaisie une place trop grande, eussent en tout cas exigé de trop lourdes dépenses.

Plus prudentes, les municipalités, au risque de se faire taxer de timidité ou d'avarice; ont, sans pitié, écarté tous ces projets et... le Paillon est demeuré dans son lit. Aujourd'hui, nous le verrons, c'est vers une autre solution que l'on s'achemine.

d) Le problème du débouché dans la mer :

C'est encore une de ces questions qui se sont élevées lorsque la Ville de Nice s'est étendue et que le centre de la vie mondaine s'est déplacé du Cours Saleya vers la Promenade des Anglais. Or, précisément, en bordure de cette même promenade, l'embouchure du Paillon, la plupart du temps obstruée, se transforme en une petite lagune, croupissante, nauséabonde, réceptacle de débris et nid de moustiques et mouches de toutes sortes, tandis que la route du bord de mer devenait "le rendez-vous de toutes les capitales mondiales".

Il en fut de ce problème comme des précédents, et l'imagination s'est donnée là aussi, libre cours à côté de solutions sensées, qui, il faut bien le reconnaître, n'ont apporté que de faibles résultats, on trouve des projets un peu fantasques : n'a-t-on pas songé, par exemple, à dériver le cours du Haut Magnan jusque dans le Paillon pour renforcer ce dernier ? Ou bien encore à dresser un système de vannes et de pompage plus ou moins automatique ? À ce jour, rien n'a encore été réalisé de bien positif en ce domaine : le débouché du Paillon dans la mer est toujours fonction et enjeu de cette lutte que ses propres eaux livrent à la mer.

e) La question de l'hygiène :

Le Paillon a toujours été considéré par ses riverains, citadins ou villageois, comme un dépotoir commode, dans lequel, en dépit des arrêtés municipaux ou préfectoraux, on déversait tout ce qui était indésirable, en comptant sur la prochaine crue pour en assurer l'évacuation. Si, par suite de leur position, les villages n'avaient que peu ou pas à souffrir de cet état de choses, il en était autrement de Nice.

Quatre causes majeures de pollution des eaux sont à retenir au cours des siècles : le rouissage des textiles, le lavage du linge, le déversement des eaux usagées, l'insuffisance de l'écoulement.

- Le lissage des textiles fut une des grandes plaies du temps passé. Sans relâche et sans succès les autorités provençales, piémontaises et françaises ont lutté contre cette pratique qui ne disparaîtra qu'après 1860 avec la fin de la culture du lin et du chanvre dans la plaine de Nice.

- "Le lavage du linge", écrit au début de ce siècle, le directeur du Bureau d'hygiène de Nice, s'opère en grand, même en pleine ville, et, en dépit de tous les arrêtés municipaux, le Paillon, pareil à une plaie béante, roulera éternellement son misérable filet d'eau sali par le savon des blanchisseuses, exhalant les miasmes fétides et malsains tout au long de son parcours transformé à la fin en une crasse écumante. "il faut reconnaître que ce tableau

pessimiste ne cadre pas du tout avec celui, si pittoresque des "bugadières" niçoises, "ces blanchisseuses, agenouillées dans leurs corbeilles, les bras nus et la tête cachée sous des foulards aux couleurs vives, avec leur étourdissant déploiement d'invectives, de cris, de quolibets et d'injures, dans un fracas retentissant de chansons pimentées, prodiges de gestes, de rires et de commérages". Spectacle que l'on ne manquait jamais de montrer aux hôtes de passage, qui faisait en quelque sorte partie du paysage niçois et qui, plus d'une fois, a tenté la plume des poètes et la palette des peintres. Il faudra attendre 1923, la couverture du Paillon urbain et surtout la concurrence des blanchisseries mécaniques pour que disparaisse cette autre cause de pollution des eaux.

- Quant au déversement des eaux usagées, il avait pour raison principale l'insuffisance des canalisations anciennes de la ville dont le rythme de développement n'avait pu suivre celui des constructions d'immeubles. D'où un reflux des eaux polluées, aggravé souvent par le refoulement des égouts en période de grosses pluies.

- Par ailleurs, la faiblesse de l'écoulement permettait à toutes ces mêmes eaux de musarder à leur gré, en des mares qui offraient à la vue comme à l'odorat un spectacle et des effluves peu dignes de Nice.

Comment fut réalisé l'assainissement du Paillon ? En dehors des problèmes qui se sont résolus d'eux mêmes, ainsi celui du rouissage, des mesures efficaces, telles la création d'inspecteurs d'hygiène, le nettoyage périodique du lit, la construction d'un important réseau d'égouts, l'envoûtement enfin, firent le reste.

Il faut aussi mentionner une tentative originale, destinée à soutenir le Paillon pendant l'été : c'est la dérivation, dans son cours, d'une partie des eaux de la Vésubie, et la création d'un affluent artificiel, ce canal, qui de nos jours encore conflue au quartier Florès : on avait seulement oublié que la Vésubie, soumise aux mêmes influences climatiques que le Paillon, connu, comme lui, les mêmes étiages, aux mêmes époques... et surtout pendant la période estivale.

f) Le problème de la couverture du Paillon :

L'idée n'est pas nouvelle : elle appartient à tout ce lot de projets agités au cours des siècles. Elle offrait l'avantage de les résoudre tous-en un seul coup et d'une manière radicale. Mais que de polémiques n'a-t-elle pas soulevées ! Certains redoutant, ou feignant de redouter, car la politique s'en mêla bientôt, un éclatement des voûtes et l'anéantissement de la Vieille-ville en cas de grande crue; d'autres chicanant sur l'utilisation future des espaces ainsi récupérés, jardins, terrains à bâtir ou voie triomphale, "rivière de fleurs et de soleil qui conduirait à travers la Ville depuis St Roch jusqu'à la mer."

Cette couverture fut réalisée en 3 tranches :

- La première à la fin du siècle dernier : ce fut le "Pont-Square" (devenu le square Masséna) et le Jardin Public" (devenu Jardin Albert 1er). Il ne fallut pas moins de 16 années pour la mener à bien étant donnés les obstacles amoncelés tant par le Paillon lui-même que par les discussions au sujet du Casino municipal dressé à même la voûte.

- La deuxième tranche vit la couverture entre le Square Masséna et l'église du Vœu, ce qui entraîna la disparition du Pont Vieux. Ce fût l'œuvre de l'après-guerre (1921-1930).

- La troisième tranche fut la couverture réalisée plus en amont des précédentes, qui

donna l'Esplanade Risso : il fallait décongestionner la circulation dans ces quartiers nouveaux et aussi donner à ces populations d'essence ouvrière l'impression qu'elles n'étaient pas sacrifiées au profit des quartiers "bourgeois" de la partie aval de la Ville.

La totalité des espaces ainsi couverts représente en 1955 1.180 mètres de long et 101.644 mètres carrés de superficie.

Bien qu'encore inachevée cette entreprise a apporté une solution définitive à tous ces problèmes qui ont tant occupé les Niçois et leurs édiles.

En conclusion :

La profonde intimité qui s'est établie par la force des choses entre Nice et le Paillon contribue à mettre en lumière l'importance la plupart du temps insoupçonnée, de ce torrent, dans lequel on n'a trop souvent voulu voir qu'un fauteur de catastrophes ou un sujet de plaisanteries faciles. En fait, et c'est là son originalité, au cœur même des Préalpes Méditerranéennes, dans un cadre que lui-même a nettement délimité, le Paillon a donné naissance à une cellule physique, économique et humaine, LE PAYS NICOIS empreinte d'une personnalité bien caractérisée, qui la distingue nettement des autres régions du Comté. NICE n'a pu naître, se développer qu'en fonction des conditions mêmes que lui apportait le Paillon : une plaine fertile, un hinter land facilement accessible, la force motrice pour une industrie naissante, une voie de circulation qui la liait au reste du monde dont demeuraient précisément déparées les autres parties du Comté, verrouillées par des "clues" longtemps infranchissables. Ainsi et grâce au Paillon, NICE a pu devenir, une grande ville, la seule grande ville et la capitale du Comté.

Et même, si parfois, ce Paillon a été cause de désagréments, ceux-ci même ont en fin de compte été féconds, puisqu'ils ont obligé la cité à s'embellir sans arrêt. Si bien que c'est avec juste raison que l'on a pu dire que si les vallées des Paillons sont le cœur du pays Niçois, NICE est bien LA VILLE du PAILLON.

Et si, de nos jours, flânant à travers elle, le visiteur ne parait pas soupçonner l'importance de ce torrent à moitié enfoui aujourd'hui sous ses voûtes ou si, parcourant l'arrière-pays, le touriste n'accorde qu'un regard distrait aux paysages que ce même torrent a burinés, par contre les vieux niçarts se refusent à laisser tomber dans l'oubli le souvenir de leur "Païoun", témoin la place qu'il occupe dans la littérature et l'iconographie locales. Ils sont légion, épistoliers et poètes de tous temps, en vers ou en prose, en français, en latin, en italien, en niçart, qui selon leur humeur ou celle du torrent ont célébré le Paillon, soit qu'ils s'épouvantent de ses dévastations, soit qu'ils s'égaient au spectacle de ses "buga Chères", de Michel de l'Hospital à Ch. Salamitte, de Vauban à Th. de Banville. Quant aux œuvres iconographiques, elles sont pour ainsi dire innombrables : beaucoup sont visibles au lycée Masséna, d'autres appartiennent à des collections privées. Leur nombre, leur qualité ont permis d'organiser en 1936, sur le thème "le Paillon" une exposition qui fut particulièrement appréciée. Aquarelles, plumes, sépias, bois et cuivres gravés tous les genres y étaient représentés. Les artistes quelques uns au hasard : Mossa, Taffe, Cl. Roassal, Trachel, Cossettini, Comba, Martin-Sauvaigo.

Tel est donc cet "humble torrent" qui n'aurait pu avoir qu'une destinée sans histoire; mais à qui son intimité avec la Ville de Nice a permis de tenir une place de choix dans l'histoire et la vie de cette dernière.

À ce titre, il méritait bien que l'on s'intéressât un peu à lui.